

WATERLOO (1970) Russie/ Italie)

avec Rod Steiger, Christopher Plummer, Orson Welles, Jack Hawkins, Virginia Mc

Kenna, Dan O'Herlihy, Michael Wilding, Peter Davies

scénario : H.A.L.Craig, Sergueï Bondartchouk, Vittorio Bonicelli

images : Armando Nannuzzi musique : Nino Rota

Producteur : DINO DE LAURENTIS

Le 31 mars 1814, Paris tombe aux mains de la coalition anti -napoléonienne réunissant l'Allemagne, l'Autriche et l'Angleterre. Les maréchaux de l'Empire refusent de continuer le combat et poussent Napoléon à abdiquer.

Les alliés lui concèdent comme seul royaume l'île d'Elbe en Méditerranée où il s'exile avec quelques fidèles. Onze mois plus tard, l'Empereur s'en échappe, rentre sur le sol français et marche sur Paris où Louis XVIII s'est installé. Sur le chemin, il rallie à sa cause les troupes envoyées pour le capturer et est soutenu par le peuple et ses anciens combattants qui ont servi dans ses campagnes. Arrivé triomphant dans la capitale, Louis XVIII s'enfuit. Tout d'abord Napoléon veut négocier mais ses ennemis de toujours, les Anglais et les Allemands, refusent. Alors les 100 jours commencent. Bonaparte n'a pas le choix et doit livrer l'ultime bataille. Ça va se passer à Waterloo, petite bourgade près de Bruxelles.

Après « Le Destin d'un Homme », bouleversant, « Guerre et Paix » 8 heures de cinéma, une fresque magistrale, la plus belle adaptation de Tolstoï, un budget colossal soutenu par De Laurentis, Sergueï Bondartchouk récidive toujours aux côtés de Dino de Laurentis avec « Waterloo » avec pratiquement les mêmes moyens (par exemple 20.000 cavaliers de l'armée rouge). On peut comprendre la fascination du réalisateur russe pour Napoléon, adulé et conspué, génie et tyran ; Bondartchouk a déjà abordé tout cela dans son cinéma : les grandeurs et les folies de la nature humaine. Puis il y avait aussi chez Sergueï l'admiration pour Bonaparte qui avait conquis l'Europe, s'était arrêté sur les steppes russes dans l'immensité austère d'un pays sans fin. Seul un Russe pouvait s'approcher autant du mythe, de la légende, par sa démesure et par la désespoirance tragique et romantique du grand homme. Il lui fallait donc un comédien à la mesure de son personnage. Sergueï Bondartchouk était non seulement un très grand réalisateur mais aussi un immense comédien. Il dirigeait depuis 10 ans la chaire du V.G.I.K. à Moscou, la plus grande école de cinéma au monde, fondée par Eisenstein, sur la formation de l'acteur. Il va donc pour jouer Napoléon choisir Rod Steiger. Aux États-Unis, les plus grands firent appel à lui : Kazan : « Sur les quais », Preminger : « Condamné au silence » Robert Aldrich : « Le Grand couteau » ; Sidney Lumet : « Le prêteur sur gages » ; Robert Altman : « The Player », parmi les principaux mais aussi le réalisateur italien Francesco Rosi : « Main basse sur la ville » et « Salvatore Giuliano ». Comédien sorti de l'Actor Studio, Rod Steiger donne une impression de puissance, impressionnante, d'Al Capone, en passant par Pilate : « qu'est que la vérité ? » « devant Jésus », le producteur tourmenté, hanté, du « Grand couteau » avec derrière sa violence, sa folie, des grands sursauts d'humanité. Il pouvait être Napoléon pour Bondartchouk. Il va nous faire comprendre grâce à son jeu que, usé et conscient que sa bonne étoile s'est éteinte, il approche de sa fin, tout en gardant un certain panache. De plus Steiger est ressemblant aussi dans sa mégolomanie, son cabotinage, ce qui donne à des moments cruciaux la

révélation fulgurante d'une âme mise à nu d'une puissance rare. En face de lui, son ennemi, le duc de Wellington (Christopher Plummer) est parfait. Tout en sobriété, un humour à froid, un être flegmatique, parfois renfermé, intelligent, admirant son adversaire, dira à la fin de la bataille : « Rien, sinon une bataille perdue, n'est aussi mélancolique qu'une bataille gagnée ». Brillant acteur de théâtre, Plummer avait aussi tourné avec des grands comme Anthony Mann, Zeffirelli, Mulligan, Nicholas Ray. Il était l'homme tout trouvé pour l'inscrire en contrepoint. Mais les présences mêmes courtes d'Orson Welles, Dan O'herlihy, Virginia Mckenna, Jack Hawkins sont merveilleuses pour ne citer qu'elles. La bataille de Waterloo filmée par Sergueï Bondartchouk laisse pantois par sa puissance. Les costumes, les décors, la photographie avec la complexité d'Armando Nannuzzi est tellement belle qu'on a l'impression de voir des tableaux de grands peintres en mouvement. On était encore à une époque où cette magnifique image était beaucoup plus crédible que les nuages de pixels actuels. Les scènes de la bataille, les canonnades, les charges de cavalerie sont époustouflantes. On peut dire que Sergueï Bondartchouk a réalisé là, sûrement la plus grande bataille de l'histoire du cinéma, soutenu par les moyens exceptionnels de Dino de Laurentis. On est plongé au cœur de cet événement historique. Il nous en suggère aussi le charnier, sans vouloir nous plonger dans la boucherie et c'est tout à son honneur. La construction de cette bataille est très astucieuse : Bondartchouk ne filme pas des bons et des méchants, elle est vue à travers les yeux de Bonaparte et de Wellington, le film allant de l'un à l'autre avec chacune de leurs pensées en mouvement. La reconstitution de cette partie de l'histoire de Napoléon (1814-1815), dont les « Cent jours », est méticuleuse, et fut l'objet de longues recherches.

« Waterloo » reste une page d'histoire incontournable dans la continuité du cinéma.